



Du temps où il était « l'homme le plus profond du monde », il passait la barre des 244 mètres. Aujourd'hui, l'exploit est de descendre à 20 mètres pour croquer du requin... Herbert Nitsch, ancien pilote d'Austrian Airlines, détenait 31 records de plongée en apnée. Sa technique lui permettait d'emmagasiner quinze litres d'air, neuf de plus que la moyenne, et de rester neuf minutes sans respirer. Mais en Grèce, le 6 juin 2012, il a frôlé la mort : il atteint 253,2 mètres et, en remontant, c'est l'accident. Narcose à l'azote. L'équivalent d'un AVC. Placé en coma artificiel, transféré en Allemagne, les médecins lui prédisent un avenir

LE PLONGEUR REVENU DES ABYSSSES

de légume. Lui veut vivre. C'est-à-dire plonger. Pari tenu! Raison de plus pour renouer avec le Grand Bleu.

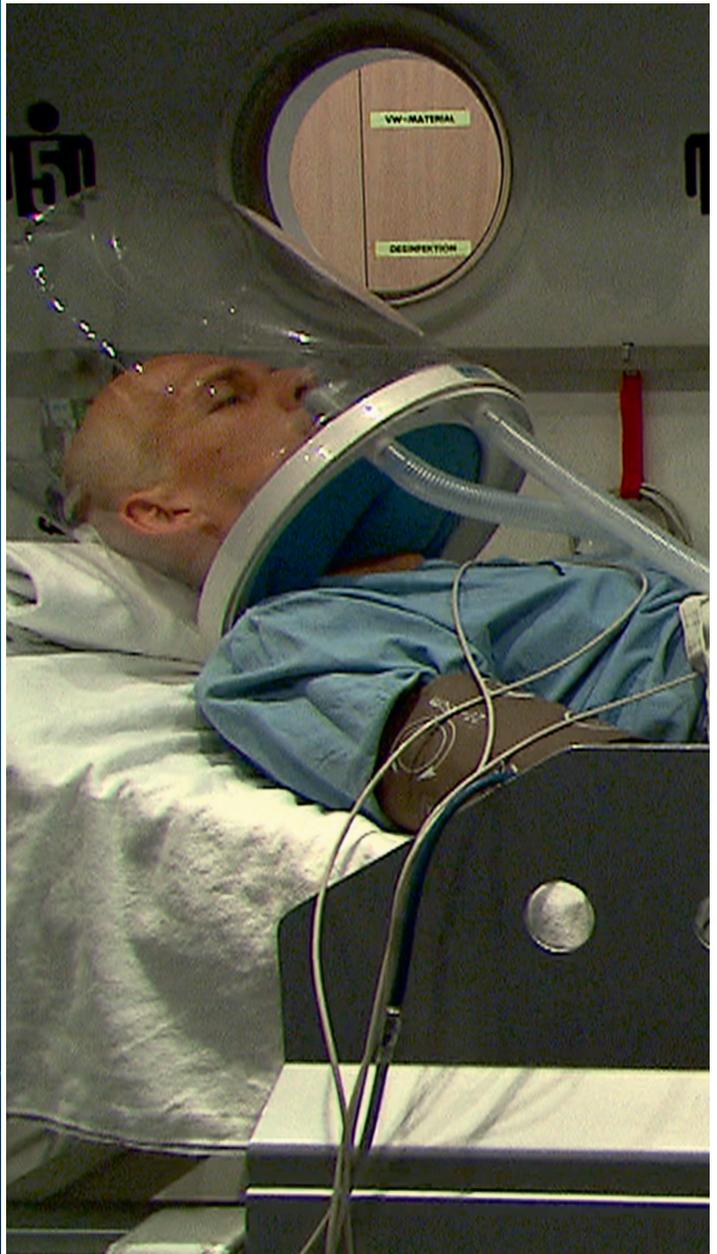


HERBERT NITSCH ÉTAIT
TOMBÉ DANS LE COMA
APRÈS AVOIR BATTU
LE RECORD DU MONDE DE
DESCENTE EN APNÉE.
UN AN ET DEMI APRÈS,
C'EST LA MER QUI
LUI REND DES FORCES

En février 2014, à Bora Bora, un an et demi après sa plongée catastrophique. Membre de l'ONG écolo Sea Shepherd Conservation Society, il s'attaque, pour rire, à un mets très apprécié en Chine, l'aïlerson de requin, pour dénoncer, très sérieusement, le massacre de 100 millions de squales chaque année.



Le jour de l'accident, à Santorin. Fixé par un harnais à la queue qui l'entraîne vers les grandes profondeurs. Herbert s'apprête, le 6 juin 2012, à battre un nouveau record.





De g. à dr. : Herbert vient de replonger pour compenser les paliers de décompression qu'il n'a pu respecter ; à - 9 mètres, aidé par un membre de son équipe, il aspire de l'oxygène pur. Mais son malaise empire. On le remonte dans le bateau de sauvetage. Le plan d'urgence est enclenché. Il est évacué au port de Santorin puis transporté dans un hôpital d'Athènes. Le trajet en avion s'effectue à basse altitude pour éviter toute décompression potentiellement fatale.

A L'HÔPITAL, AU FOND DU GOUFFRE, IL SONGE SÉRIEUSEMENT À EN FINIR

Fin juin 2012, dans la chambre de recompression à Murnau, en Allemagne, où il a été transféré.

« L'apnée, disait-il, ça n'est dangereux que si l'on ne sait pas ce qu'on fait ou si l'on n'est pas suffisamment préparé. » Quand un sponsor le lâche en 2012, Herbert doit s'occuper lui-même de l'organisation de sa nouvelle tentative « no limit ». Résultat : au lieu des cent plongées préparatoires prévues, il n'en fait que cinq. C'est à - 80 mètres, en remontant, qu'il subit un malaise. Placé en caisson hyperbare à trois reprises, il met des semaines à comprendre ce qui lui est arrivé, et des mois à retrouver l'équilibre, puis à remarquer. Sa rééducation est un calvaire. Il perd espoir. Les médecins l'ont condamné. Mais il choisit de se battre. Et sa volonté l'emporte sur leur diagnostic ! Aujourd'hui, Herbert Nitsch se demande s'il pourra un jour... reprendre la compétition.

Août 2012, en pleine séance de gymnastique thérapeutique à Vienne.





En convalescence chez son père, Herbert réapprend à écrire. Il s'est d'abord concentré sur la récupération des facultés de base, comme marcher et se maintenir en équilibre.

HERBERT NITSCH « JE CONNAIS MON CORPS MIEUX QUE LES MÉDECINS. J'AI TROUVÉ STUPÉFIANTES L'ARROGANCE DE LEUR DIAGNOSTIC ET LEURS SENTENCES DÉFINITIVES »

INTERVIEW ROMAIN CLERGEAT

Paris Match. Vous rappelez-vous de l'instant précis où vous avez battu le record du monde ?

Herbert Nitsch. Mes souvenirs se confondent avec les images vidéo que j'ai regardées par la suite. J'ai atteint mon objectif de -244 mètres, un peu plus même. Au cours de la remontée, vers -80 mètres, je me suis retrouvé dans un état vaseux, entre le sommeil et une sorte de black-out. Je suis donc remonté quasi inconscient, et la gueuse s'est arrêtée automatiquement à -10 mètres, comme prévu. C'est un palier où je devais rester vingt minutes pour décompresser. Les plongeurs d'assistance ont cru que j'avais un problème de respiration et se sont précipités pour m'aider. Mais juste avant de remonter à la surface, je me suis "réveillé" et ça a complètement perturbé l'équipe d'assistance, qui ne savait plus quoi faire ni quel était mon problème. A leur décharge, c'est un incident qui n'était jamais arrivé, qu'un plongeur s'évanouisse à cause des effets de la narcose

à l'azote et non par manque d'oxygène. Une fois à la surface, j'ai immédiatement demandé à respirer de l'oxygène avant de replonger avec des bouteilles, pour essayer de combler les paliers de décompression que je n'avais pas faits.

« Au sortir du coma, j'étais attaché à un tas de machines et réduit à l'état d'épave »

Comment avez-vous pu penser à replonger alors que vous étiez encore inconscient quelques minutes avant ?

Lorsque je suis remonté à la surface, j'ai immédiatement réalisé que j'avais sauté mes paliers de décompression et qu'il me fallait replonger le plus vite possible. J'étais parfaitement conscient, à ce moment-là, que si je ne replongeais pas vite, je m'exposais à des séquelles irréversibles.

Que se serait-il passé si vous aviez attendu quelques minutes de plus ?

On ne serait pas là à discuter. Ce que j'ai encaissé est l'équivalent d'une attaque cérébrale. Si vous en subissez trop, vous n'en revenez pas. Je suis resté une demi-heure sous l'eau pour essayer de réparer les dommages, mais je sentais que mon état ne faisait qu'empirer au lieu de s'améliorer. J'avais peur de retomber en syncope et j'ai décidé de déclencher le plan d'urgence. On m'a transporté vers un hôpital, à Athènes, dans une chambre de décompression. Ensuite, je ne me souviens plus de rien. On m'a plongé dans un coma artificiel pendant une semaine. **Quelles étaient vos sensations au sortir du coma ?**

Une impression de malaise général, une forme de nausée et une raideur dans tous mes membres. Ma vue était brouillée, et aussi la perception des gens qui m'entouraient. Je reconnaissais certains de mes amis, mais je ne me souvenais pas de leurs noms ni d'où je les connaissais.

Ça me fait rire aujourd'hui mais, sur le moment, ce n'était pas drôle du tout. Terrifiant, même. Mon cerveau avait subi des dommages si violents que, lorsque je suis sorti du coma, il m'a fallu un certain temps avant de réaliser ce qui se passait autour de moi, ce qui m'était arrivé et où j'en étais. Au bout de deux semaines, j'ai été transporté dans une clinique en Allemagne. C'est seulement les jours suivants que j'ai compris dans quelle situation dramatique je me trouvais.

A ce stade, étiez-vous assez conscient pour être déprimé ?

Assez pour être totalement démotivés, oui. J'étais allongé sur un lit sans avoir la capacité de bouger, attaché à un tas de machines et réduit à l'état d'épave. J'ai très sérieusement songé à en finir. Et cette situation a duré trois, quatre mois.

Quel était le pronostic des médecins ?

Catastrophique. Au mieux, mes progrès resteraient marginaux et je serais confiné à vie dans une chaise roulante. Assez vite, j'ai compris qu'il fallait ne compter que sur moi et ne pas trop écouter les médecins. En tant que plongeur, je connais mon corps mieux qu'eux. Je trouve d'ailleurs stupéfiante l'arrogance de leur diagnostic. Ils pensent tout savoir et délivrent des sentences définitives.

Rétrospectivement, cet accident aurait-il pu être évité ?

Au dernier moment, un sponsor m'a lâché et j'ai dû prendre en main toute l'organisation, plutôt que me concentrer sur le record et les entraînements. J'avais prévu d'effectuer cent plongées préparatoires. Je n'ai pu en faire que cinq...

Mais pourquoi avez-vous fait la tentative avec si peu de préparation ?

Le lâchage de mon sponsor m'a obligé à investir mon propre argent dans l'organisation. Au début, j'ai décidé de voir, pas à pas, si la tentative était encore réaliste. Et plus j'avancais, plus cela me semblait faisable. Passé un certain stade, il devenait difficile de reculer. Tout annuler aurait signifié perdre beaucoup d'argent. Pour les gens, vous mettez un maillot de bain, vous plongez aussi loin que possible et vous essayez de survivre ; mais c'est plus compliqué, et ça se traduit en argent. Mon premier record de plongée avait coûté 3000 euros. Pour le dernier, le budget était de 250000 euros.

Regrettez-vous d'y être allé quand même ?

Rétrospectivement, bien sûr. Si j'avais effectué simplement une ou deux plongées de plus, cela aurait peut-être suffi pour que tout se passe bien. La ligne

est tenue entre l'échec et le succès. Mais, évidemment, je regrette de l'avoir fait de cette manière.

Quelle fut la partie la plus difficile de votre rééducation ?

J'ai essayé de comprendre et d'isoler les parties de mon corps qui avaient le plus souffert et de travailler alternativement sur chacune d'elles. Retrouver l'équilibre pour pouvoir tenir debout et remarquer fut le premier chantier. Au

« Je me suis toujours senti plus à l'aise sous l'eau. Aujourd'hui plus que jamais »

bout d'un certain temps, j'ai fait des progrès et décidé de passer une étape pour ne me déplacer qu'à vélo. Un très bon exercice d'équilibre ! C'est désormais mon seul moyen de transport. J'avais beaucoup de mal à utiliser ma main droite et, donc, à écrire. Aujourd'hui, je peux, lentement, mais c'est un domaine que je n'entretiens pas. Avec les ordinateurs et les tablettes, l'écriture manuelle n'est plus vraiment nécessaire. J'ai encore des difficultés à contrôler totalement mon bras droit, ma jambe droite et certaines situations d'équilibre. Mais j'ai dépassé, au-delà de mes espérances, les limites que je m'étais fixées.

Quand avez-vous replongé pour la première fois ?

J'ai nagé à nouveau dans un lac en Autriche huit mois après mon accident.

Mais ma première plongée fut à Tahiti, au bout d'un an et demi. Je suis descendu gentiment à 20 mètres. Au début, j'avais du mal à m'orienter dans un univers en trois dimensions, mais j'ai assez vite retrouvé mes perceptions. Je vais bientôt aller en Grèce, pour m'entraîner et voir si je peux à nouveau battre des records.

Vous comptez recommencer le "no limit" ?

Pas forcément en compétition, mais je veux voir par moi-même si j'en suis capable. Et, au passage, prouver aux médecins qui me condamnaient au fauteuil roulant qu'ils avaient tort. Après, je prendrai une décision.

Mais pourquoi voulez-vous replonger ?

Pour me prouver que je peux le faire, bien évidemment. Je n'aime pas les mots "jamais" ou "impossible". Et, en vérité, je me suis toujours senti plus à l'aise sous l'eau. Aujourd'hui plus que jamais. Sous l'eau, je ne me sens pas de limites. A terre, maintenant, un peu, quand même. ■

Regardez la bande-annonce du film sur la résurrection de Nitsch.



A la clinique spécialisée de Meidling, à Vienne, en octobre 2012, il se déplace avec un déambulateur.



En Polynésie française, en février 2014, avec son père, Gerhard. C'est là qu'il va replonger pour la première fois.